LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

8 Octobre 1899. — N° 56

LES GRIMPEURS DE CLOCHERS

A côté des grimpeurs de rochers, il existe une classe toute spéciale d'alpinistes, les " Grimpeurs de Clochers ". La photographie ci-dessus représente leur dernier exploit, l'escalade de la flèche de la cathédrale de Norwich, la plus haute d'Angleterre après celle de Salisbury. Comme on peut le voir par la liberté d'allure des ascensionnistes, ils ne craignent pas le vertige. Mais on conçoit aussi que le sport qui consiste à se promener au sommet des clochers n'est pas à la portée de tout le monde.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

Un Gymkhana de Dames

Excellent exercice qui apprend à rentrer, sans fatigue, à la maison, la bécane de son mari... mais une pratique bien peu galante!...

Nos aimables voisines, les Anglaises, font sérieuse - ment tout ce qu'elles décident d'entre- prendre. Très adonnées aux sports en général, les « blondes filles d'Albion » — je récuse la paternité de cette appellation — ne tardent pas à y exceller rapidement : un homme peut en effet se mesurer avec une femme ; il est quelquefois mauvais de se trouver en face d'une *british girl* qui a appris la boxe !

Il était à prévoir que la bicyclette — moyen de locomotion pratique, en même temps que plaisant — devait s'implanter dans les mœurs anglaises, sitôt son apparition : peu de jeunes filles, en effet, peuvent aujourd'hui, de l'autre côté de la Manche, dire avec un petit geste navré : je ne sais pas monter à bicyclette !

Cette habileté que déploient les jeunes femmes de la Grande-Bretagne dans les exercices sportifs a créé, à Londres notamment, tout un petit groupe de cyclewomen qui montent à ravir en bécane, évoluent telles de gracieuses et expertes acrobates, exécutant les plus savants virages et les départs lancés les plus sensationnels !

Que les puritains aient crié comme chats qu'on écorche, je vous le laisse à penser ; les quotidiens, les illustrés, les reviews, les périodicals ont gémi, tempêté, crié « shoking ! » ; le *Lancet*, un journal médical, a agité aux yeux effarés des *matres familiæ* les graves inconvénients de tels exercices aussi violents que dangereux. Et les jeunes misses d'en rire !

Ce n'est pas tout d'être d'habiles cyclewomen, encore faut-il pouvoir en faire montre discrètement : il est difficile à une jeune fille bien élevée, au cours d'une promenade vers Richmond ou Cowes de se tenir debout sur ses pédales ou de monter face arrière : je frémis à la seule pensée du scandale qu'occasionneraient de telles pratiques !

On chercha donc, dans le groupe dont j'ai parlé, le moyen de faire une petite exhibition de bonne compagnie.

On se réunit, et les propositions, les projets, les offres, allèrent leur train ; si l'on jabotta allègrement, vous le pouvez croire aisément : il y avait une vingtaine de jeunes filles de quinze à ... X années. (Je suis galant, mademoiselle !)

On s'assura que les concurrentes prêtes à s'inscrire savaient : monter et descendre facilement au commandement et avec grâce, virer court, sans craindre la pénible pelle, lâcher le guidon de l'une ou l'autre main, tout au moins, enfin de pédaler très lentement sans faire des zig-zags effrayants qui seraient à peine dignes d'un brave homme sursaturé de whiskey...

Arrêt complet ou la monte siamoise.

Puis on commença les répétitions.

Ceux qui, comme moi, ont dans leurs jeunes années fait du « Théâtre de Salon » se souviennent combien les répétitions tiennent de place dans le grand événement qu'on prépare, combien plus amusantes que la représentation, combien fertiles en incidents, petites scènes tragi-comiques qui ne font pas partie du poëme !

Puis on discuta du costume qu'il conviendrait d'adopter — Ma chère ! la chose est capitale ! — Après des discussions, devant lesquelles nos séances de la Chambre sont des meetings de concorde, on arrêta le *cycle-suit* suivant : guimpe et boléro blanc, ceinture et ruban du canotier de couleur, jupe blanche en drap ou en flanelle ; les machines décorées de fleurs et de rubans.

Puis on choisit un terrain de répétitions ; on installa, à la fenêtre ouverte d'un cottage des environs, une *miss* dont l'âge et les lignes sévères avaient consacré la « vieille demoiselle » mais, dont les biceps nerveux ne craignaient pas la fatigue et qui, sur un piano solide, martela la mesure en suave (!) mélodie.

Les figures les plus diverses furent essayées : défilé militaire par deux, par quatre, les quadrilles américains avec « les chevaux de bois » ce qui n'était pas banal... à bicyclette — le *may pole*, où un mât enguirlandé est dont l'enchevêtrement multicolore sur le mât blanc produit un très gracieux effet.

Le jeu de l'anneau... Rien de l'anneau de fiançailles.

Marche arrière, ou la monte à l'écrevisse.

Après ces numéros d'ensemble, on élabora le plan des courses fantaisistes dans lesquelles les difficultés se multiplient : c'est d'abord la course en arrière, le dos au guidon et pédalant en écrevisse (ou plutôt pédalant comme marchent les écrevisses). Les courses de lenteur, en ouvrant et en fermant le plus souvent possible une ombrelle à ses couleurs : deux à deux sur une seule machine, une main sur une des poignéees du guidon, l'autre sur la selle et un pied chacune sur une pédale.

Je préviens nos aimables lectrices qui songeraient, après avoir lu ces lignes, à courir un gymkhana que le dernier exercice que je leur signale présente plus de travail qu'elles ne le pensent peut-être et qu'il y a lieu d'étudier la position de la jambe qui ne pédale pas.

Si cette dernière doit gigotter sans grâce ou battre l'air désespérément il vaudra mieux choisir un autre numéro.

L'un des numéros qui obtint le plus gros succès fut une course dans laquelle les jeunes misses devaient marcher 50 mètres, puis courir sur la même distance, enfin s'élancer en selle et pédaler les derniers 100 mètres. Rien ne peut donner une idée de l'effet de ces 18 concurrentes enfourchant en toute hâte leurs coursiers pour décrocher la timbale après un rush superbe.

Je passerai sous silence les exercices qui se font dans tous les gymkhanas et qu'ici même nous avons détaillés tant au polo qu'au racing ; je me contenterai d'indiquer un jeu qui pour nos charmantes parisiennes sera un attrait et dans lequel, j'en ai un peu peur, les blondes misses ne pourraient se risquer avec le même succès.

Il s'agit de partir en bicyclette vers un point donné où, sur une table, sont épars les brimborions qui constituent la facture d'un... chapeau.

Et je vois d'ici nos mignonnes modistes amateurs se hâtant de tresser, de chiffonner, de piquer sous les étoffes claires, dans les pailles souples, dans les feutres malléables, donnant essor à leur goût, à leur fantaisie ; fées faisant éclore sous leurs doigts menus ces bijoux d'élégance dont vous seules, aimables Parisiennes mes sœurs, avez le secret !

Le jury devra, outre ses connaissances sportives, posséder des aptitudes spéciales en cette occurrence et placé au centre de la piste, portant à sa pointe autant de rubans de couleur que de cyclistes. Ces dernières se font face deux à deux comme dans la figure dite chaîne des dames et marchent l'une vers l'autre entrecroisant leurs rubans, dont elles tiennent l'extrémité et

Comment on s'aborde en s'arrêtant pour faire un brin de causette.

Quelques-unes des charmantes concurrentes, prêtes à entrer en lice.

je tremble en songeant aux déceptions qu'entraîneraient les jugements décisifs.

Si les jeunes Anglaises dont je viens de vous raconter les prouesses ont eu un tel succès avec leur gymkhana à bicyclette, vous pouvez deviner aisément, messieurs, celui qui attendrait nos jeunes compatriotes si elles décidaient, un jour de tenter entre elles l'expérience. Je puis en toute sécurité affirmer que la Grâce Féminine n'y perdrait pas ! Voire qu'elle y aurait tout à gagner.

Équilibre instable.
Comment on trouve le centre de gravité.

Car, outre que nos jolies compatriotes l'emporteraient certainement, ne serait-ce que par la toilette, les gracieuses pédaleuses de France ont aussi fait leurs preuves, et vous n'avez qu'à vous souvenir des visions plaisantes qui ravirent vos yeux cet été, le long des routes qui sillonnent la France, soit sur les côtes normandes, soit aux alentours des villes d'eau.

Il y a lieu, donc, d'indiquer ici ce qu'on pourrait faire à Paris si nos jeunes cyclewomen voulaient un jour, je ne dis pas *copier* les Londonniennes — copier est un mot que l'originalité native d'une Parisienne ne lui permet pas d'employer — mais créer un genre de fête analogue. Pourquoi, par exemple au Bois, au printemps prochain, n'organiserait-on pas un gymkhana féminin strictement select par les imitations et par les engagements où se montreraient les *skill* et l'adresse de nos jeunes filles, sans qu'il soit nécessaire pour cela de leur faire courir des épreuves de vitesse, d'où elles reviennent au poteau essoufflé, le cheveu collé, la mise... embrouillée et sans grâce, au mépris de toutes les règles sacrées de l'harmonie esthétique ? Il faudrait chercher — et c'est chose aisée — par quels moyens on pourrait rendre cette fête aussi élégante (et privée) que possible. Ce jour-là l'objectif de la *Vie au Grand Air* ouvrira l'œil tout grand... et avec plaisir.

Le Racing-Club de France nous paraît tout indiqué pour organiser une semblable fête. Déjà l'an passé, le gymkhana athlétique qui y fut donné remporta un vif succès. L'idée flotte donc dans l'air. Il n'y a plus qu'à l'attraper au vol et à la mettre en pratique. Je suis persuadé que MM. Lejeune et Raymond se chargeront de mener à bien ce programme séduisant.

Géo Lange.

Monte et conduite simultanément de deux machines.

Treize Jours au Grand Air

6 heures du matin.

Ben, mon colon, en fait de Vie au Grand Air, j'ai idée qu'on va s'en offrir une tranche... et pas sur le papier, cette fois-ci !

Dans la clarté grise du jour qui point, j'essaie de reconnaître ce brigadier roux de poil et astiqué comme un Saint-Ciboire, qui vient à moi, la main tendue, les yeux bridés par une rigolade gouailleuse.

— Tiens, ce vieux Rudeaux ! Ah ! elle est bonne !

C'est bien lui, en effet ; il vient « tirer ses treize jours » dans ce quartier de cavalerie sur lequel le ciel rouennais verse comme une cendre fine de tristesse.

Cette rencontre imprévue d'un bon camarade de sport m'envoie aux narines une bouffée d'avenue de la Grande-Armée, de Parc-des-Princes et de ballades dominicales en machine, et pourtant, déjà gagnés l'un et l'autre par la torpeur de la vie de caserne, nous restons-là, coude à coude sans un mot, à regarder entrer les territoriaux.

Par la grille, large ouverte, du corps de garde, c'est, depuis un quart d'heure, un afflux de vestes bleues déteintes, de pantalons basanés bridant sur des bedons pointus, de chéchias extravagantes juchées sur des crânes tondus de près, depuis la veille ; au bout des bras, des valises minuscules, en toile roussâtre, se balancent selon la cadence du pas.

Un loustic, arrivé en civil — une paire de rouflaquettes victorieuses émergeant d'une casquette haut pontée — commande d'une voix de tonnerre :

— Garde à vô, la coterie ! Point de direction : la cantine de gauche. Peloton en avant, marrrche !

Et machinalement, les éperons traînants, nous suivons, Rudeaux et moi, le flot moutonnier qui s'engouffre dans « la cantine de gauche ».

Ah ! fichtre, ce qu'on a vite fait de redevenir soldat !

— A la tienne, Étienne !

— Sens moi ça descendre, Alexandre !

Et l'affreux pétrole du cantinier s'engouffre avec des glouglous avides dans la fournaise des gosiers...

7 heures.

Les champoreaux ont succédé aux mêlé-cass', les « quarts de blanche » aux demi-setiers de « jaune », tout l'arc-en-ciel des eaux-de-vie louches ; une calotte de plomb commence à m'encercler le crâne ; la vie est belle !

L'homme aux rouflaquettes rentre en coup de vent dans la cantine et hurle :

— Hé, là-dedans, tout le monde au bureau et du leste ! Ça va barder !

A la porte du bureau de l'escadron, le marchi'chef me harponne au passage et me pousse devant l'officier de peloton :

...Voilà l'homme qui demande à coucher en ville.

J'ai rectifié tout cela en hâte.

— Mon lieutenant, voilà l'homme qui demande à coucher en ville...

Le lieutenant me cloue en place d'un clin de monocle et murmure, comme dans un rêve, en assommant sa botte droite à vastes coups de « perpignan » :

— Ah ! c'est vous, l'homme qui... Parfait ! parfait ! Vous êtes marié ?

— Oui, mon lieutenant.

— Parfait ! parfait ! Vous en avez bien l'air... Parfait, parfait ! Allez vous coucher... où diable vous voudrez ! Parfait ! parfait !

— Merci, mon lieutenant.

Un demi-tour à droite, par principes, et je file, heureux d'être autorisé à fuir, pendant la nuit tout au moins, les relents de chandelle, de bottes et de harnachements qui doivent faire les délices des narines cosaques, mais qui, pour moi, donnent à la chambrée des allures de dépotoir...

Ah ! ça, que diable a-t-il voulu dire tout à l'heure, l'officier de peloton, avec son « vous en avez bien l'air » ?

L'air... de quoi ? Cruelle énigme !...

Et, pendant que je m'éloigne, j'entends le

Elle m'a coûté cher, cette ascension ...

Je panse, donc j'essuie.

boîte, pour vous apprendre... — Allons, il parait que celui-là « n'en a pas l'air... »

8 heures.

Consulté le tableau de travail. Il appert de son examen que nous montons à cheval de neuf à dix, au manège.

Tout à l'heure, à la chambrée — le parfum de celle-là défie toute analyse — on m'a passé en consigne un harnachement complet : bride avec frontal, mors, gourmette, sous-gorge, doubles rênes — selle avecétrivières, étriers, sacoches, couverte, courroies de toutes longueurs, bref un monceau de cuir et de fer dont il paraît que je suis responsable pendant treize fois vingt-quatre heures !... C'est gai !

9 heures.

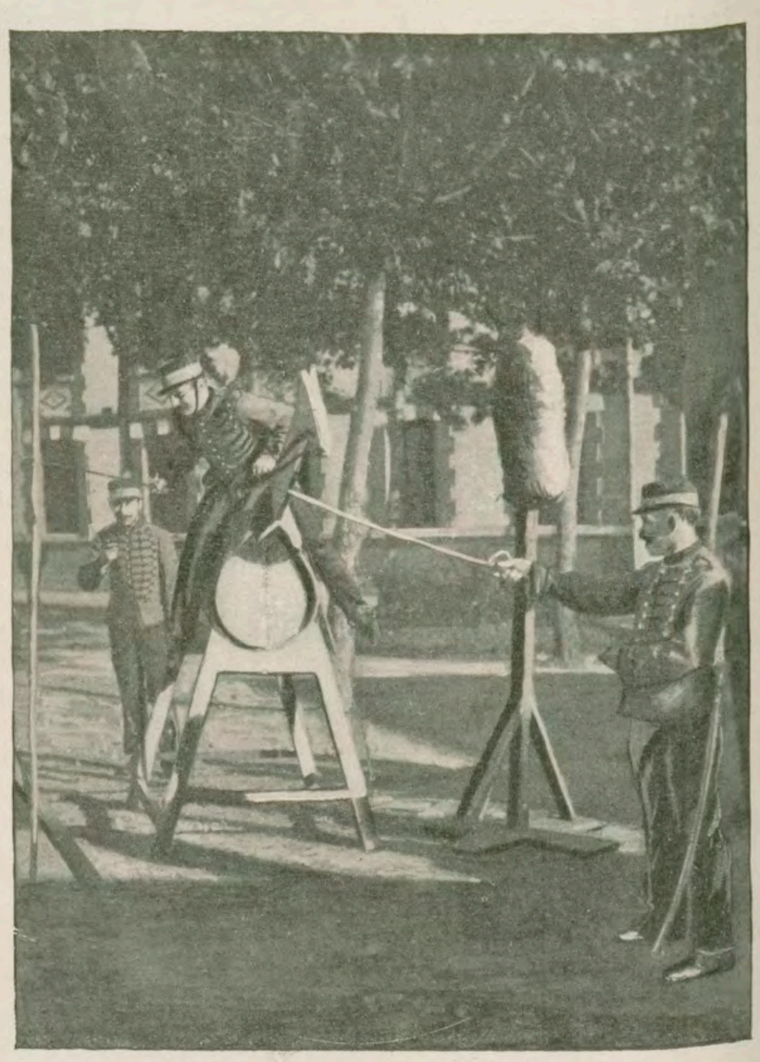
L'homme aux rouflaquettes se nomme Galuchet ; il est boyaudier aux abattoirs de Grenelle.

Comme on l'a versé au même escadron et au même peloton que moi, il m'a proposé de me servir d'ordonnance pendant notre période commune d'instruction. Je lui ai repassé en consigne le monceau de cuir et d'acier qui compose mon harnachement.

Je n'oublierai jamais le ton avec lequel il m'a dit :

— N'te fais donc pas d'bile, il ne manquera rien de tout ça dans treize jours ; si tu perds quelque chose, je t'achéterai le pareil chez le voisin... à la foire d'empoigne...

Et Galuchet a eu un geste qui m'a rassuré sur le sort de mon harnachement, mais pas du tout sur la délicatesse de sentiments de mon nouveau brosseur.



On nous a fait grimper sur une manière de cheval de bois....

Aux classes à pied, j'ai été plutôt faiblard.

Et maintenant me voici à cheval dans la cour du quartier, prêt à rompre par quatre dans la direction du manège.

J'ai acheté cher l'orgueil de me trouver en selle, le sabre au flanc, les semelles solidement engagées dans les étriers.

Galuchet avait sellé et bridé mon coursier tout de travers : la gourmette bouclée par dessus le chanfrein et la couverte pliée inégalement sous les panneaux.

J'ai rectifié tout cela en hâte et j'ai essayé d'opérer l'ascension d'Apremont, le fougueux quart-de-sang qui m'a été désigné par mon maréchal-des-logis de peloton.

Ah ! fichtre ! elle m'a coûté quelque chose, cette ascension ! Ma bretelle gauche cassée net, un coup de mon pommeau de sabre, dans le tibia, un commencement de congestion provoquée par l'étroitesse exagérée de mon col de dolman, et un champoreau que j'ai promis à Galuchet, comme appointements supplémentaires, pour m'avoir définitivement mis en selle d'une vigoureuse poussée.

Mais tout cela est oublié : dans la main droite je tiens mes rènes, à l'ordonnance, comme un ancien ;

Ah ! ça, vous, l'homme, empoignez-moi votre éponge.

La bécane dernier modèle des ateliers militaires de Puteaux.

mon poing gauche est allé s'appuyer à ma hanche, en un geste conquérant.

Apremont esquisse des galipettes inquiétantes, mais qui doivent être d'un effet très heureux, vues de par terre...

Paraissez, Bavarois, Maures et Castillans !...

C'est égal, on n'a pas idée de ce qu'une bretelle cassée peut gêner dans certaines circonstances de la vie...

Midi.

Quel observateur profond a donc remarqué que l'appétit était le meilleur des cuisiniers ?

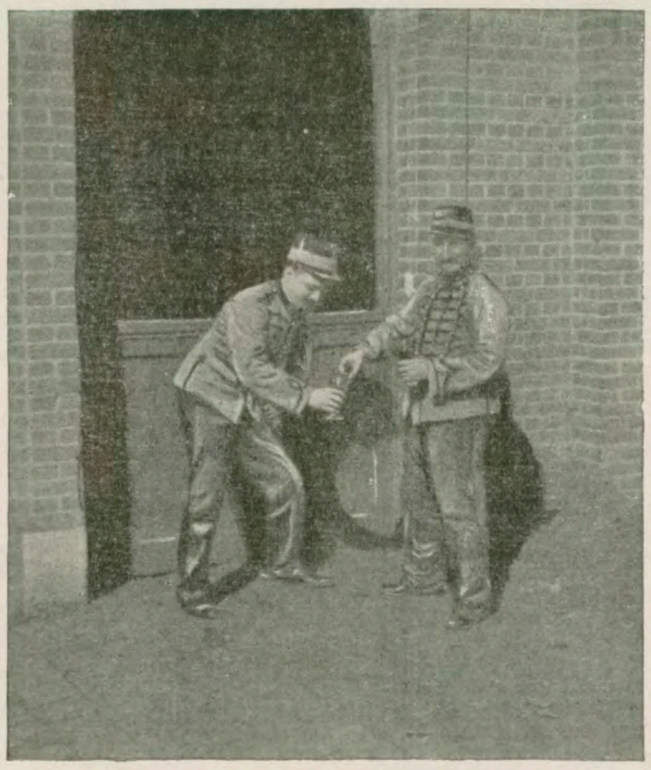
Je viens d'engager à la cantine une lutte héroïque avec une côtelette de porc aux lentilles qui m'a paru accommodée par un chef de Voisin !

Je ne me serais jamais cru une dentition capable de venir à bout d'une semblable résistance et pourtant j'ai vaincu la côtelette de porc et j'ai instantanément commandé un veau rôti au macaroni... L'affreuse piquette versée par le broc du comptoir a affecté pour mon palais une saveur de Beaune première et l'abominable infusion finale, traitreusement décorée du nom de café, a glissé dans mon œsophage comme un velours parfumé.

Portant l'avoine à Cocotte.

La conduite au buffet.

Le malin qui va dîner en ville



As pas peur, y a un verre à boire, après!

Galuchet m'a fait l'honneur et l'amitié de partager mon repas ; il a été tout simplement effrayant de voracité.

Seulement j'ai remarqué avec inquiétude qu'il avait transformé, pour son usage personnel, une des courroies de mon harnachement en une ceinture destinée à prévenir la fuite sans cesse imminente de son pantalon de cheval.

Enfin, puisqu'il m'a promis que la foire d'empoigne suppléerait à tout !...

Et maintenant — toujours le tableau de travail — en route pour les classes à pied et autres exercices d'un intérêt palpitant !

Quel observateur peu profond a donc parlé de l'oisiveté où croupit le soldat en temps de paix ?

2 heures.

Tout à l'heure, j'ai fait une constatation plutôt pénible — pénible et douloureuse.

On nous a fait, à tour de rôle, grimper sur une manière de cheval de bois, installé dans un coin de la cour, et une fois en selle, on nous a commandé une série de coups de pointe et d'estoc sur des mannequins placés à babord et à tribord de notre monture artificielle.

Or, à peine m'étais-je mis en garde, la pointe du sabre à la hauteur de l'œil et la coquille solidement appuyée à la hanche, qu'une douleur aussi subite et aussi lacinante que.... postérieure m'a révélé les ravages causés sur une certaine partie de mon individu par les ruades, sauts de mouton et fantaisies diverses de mon fougueux Bucéphale-Apremont...

Je m'explique maintenant pourquoi les chambrées de cavaliers sentent la chandelle... Le remède est souverain vient de m'affirmer Galuchet ; j'en userai.

Aux classes à pied, j'ai été plutôt faiblard ; le brigadier de l'active qui nous commandait m'a fait remarquer en termes peut-être un peu vifs que je tenais ma carabine comme un cierge et que j'avais l'air d'avoir avalé mon fourreau de sabre.

Or ces deux reproches devaient être peu fondés puisque, d'une part, je n'ai jamais suivi les processions et que d'autre part, au moment où on me soupçonnait d'avoir avalé mon fourreau de sabre, ledit fourreau s'introduisait subrepticement entre mes tibias et provoquait ma chute instantanée sur le gravier de la cour.

Le salut final.

Le brigadier de l'active a pansé l'éraflure que je me suis faite au front avec un emplâtre composé de deux jours de consigne et de cette exclamation pittoresque :

— Eh ben, en v'là un fourneau à trois pattes ! Quand vous aurez fini d'renifler les cailloux, faudra prévenir, pour qu'on continue la manœuvre !

En reportant mon fourniment à la chambrée, Galuchet m'a *perdu* ma bretelle de carabine.

Décidément il faudra que cet animal-là dévalise la « foire d'empoigne » !

3 heures.

Au moment où le brave réserviste dont nous copions les impressions allait continuer son manuscrit, on est venu lui annoncer qu'il avait « quatre jours de boîte » !! Force nous est donc d'interrompre brusquement ses mémoires !

Pour copie conforme :

G. Davin de Champclos.

(Clichés H. Rudeaux.)

A LONGCHAMP

L'Omnium, le Royal Oak, le Grand Critérium

Deux des dernières journées des courses au Bois de Boulogne ont ramené des épreuves classiques : d'abord l'*Omnium* et le *Prix Royal Oak*, le dimanche 17 septembre.

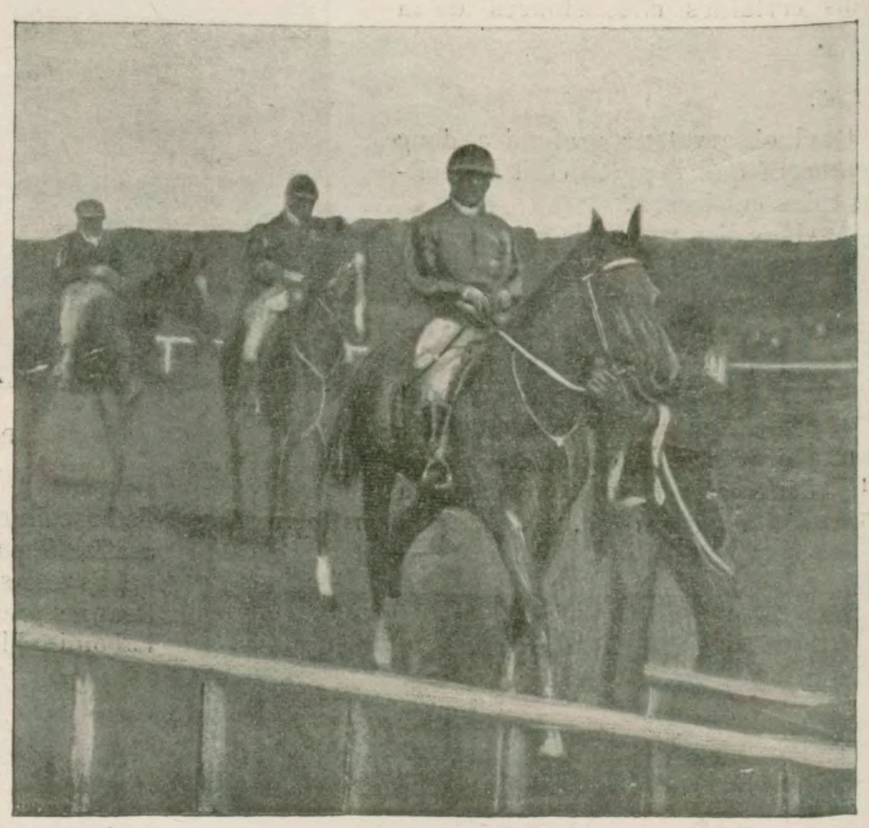
L'Omnium fut autrefois le plus important des handicaps français. Au point de vue des paris et du spectacle, c'était, de toutes les courses d'automne, celle qui présentait le plus d'attrait et surexcitait davantage l'intérêt. Au début, l'allocation de ce grand handicap n'était que de 6000 francs; on l'accrut successivement et aujourd'hui elle est de 25000 fr. Mais il semble que l'intérêt pris par les turfistes à cette épreuve classique s'en soit allé en raison directe de l'accroissement de la somme qui y est affectée. Ainsi, cette année, l'Omnium, entrées comprises, s'est élevé à la somme de 43800 fr., et ceux qui étaient à la chasse ou en villégiature n'ont pas, comme autrefois, tout quitté pour venir assister à la lutte hippique.

(Cliché A. de S.) **Perth.**

Par War-Dance et Primrose-Dame, à M. Maurice Caillault, monté par Tom Lane, gagnant du prix du Jockey-Club, du Grand Prix de Paris en 1899, du prix Haquart, du prixRoyal Oak, etc. (total 751.000 fr.).

L'explication de cette indifférence croissante des turfistes pour l'Omnium, n'est pas difficile à trouver. Les grandes épreuves à fortes allocations se sont augmentées en nombre; les propriétaires engagent leurs bons chevaux là où ils ont la satisfaction de les voir courir à poids pour âge et ils ne veulent plus les risquer dans une épreuve handicapée dans laquelle un crack, écrasé par le poids, risque d'être battu par une rossinante que ses défaites antérieures ont placé au bas de l'échelle des poids. N'est-il pas arrivé maintes fois qu'un cheval de grande valeur, luttant courageusement sous un poids fantastique, a claqué à l'arrivée? De là la déchéance de l'Omnium et des autres handicaps, en tant que qualité des coureurs; de là l'indifférence générale pour l'Omnium.

Cette année, l'Omnium est revenu à Cocotte, une pouliche par Vigilant, à M. Delamarre. Cocotte est une bonne bête de prix à réclamer, que son propriétaire lâcherait sûrement pour cinq cents louis; elle ne portait que 42 kilogs, alors que le top-weight Sospiro, en portait 56.

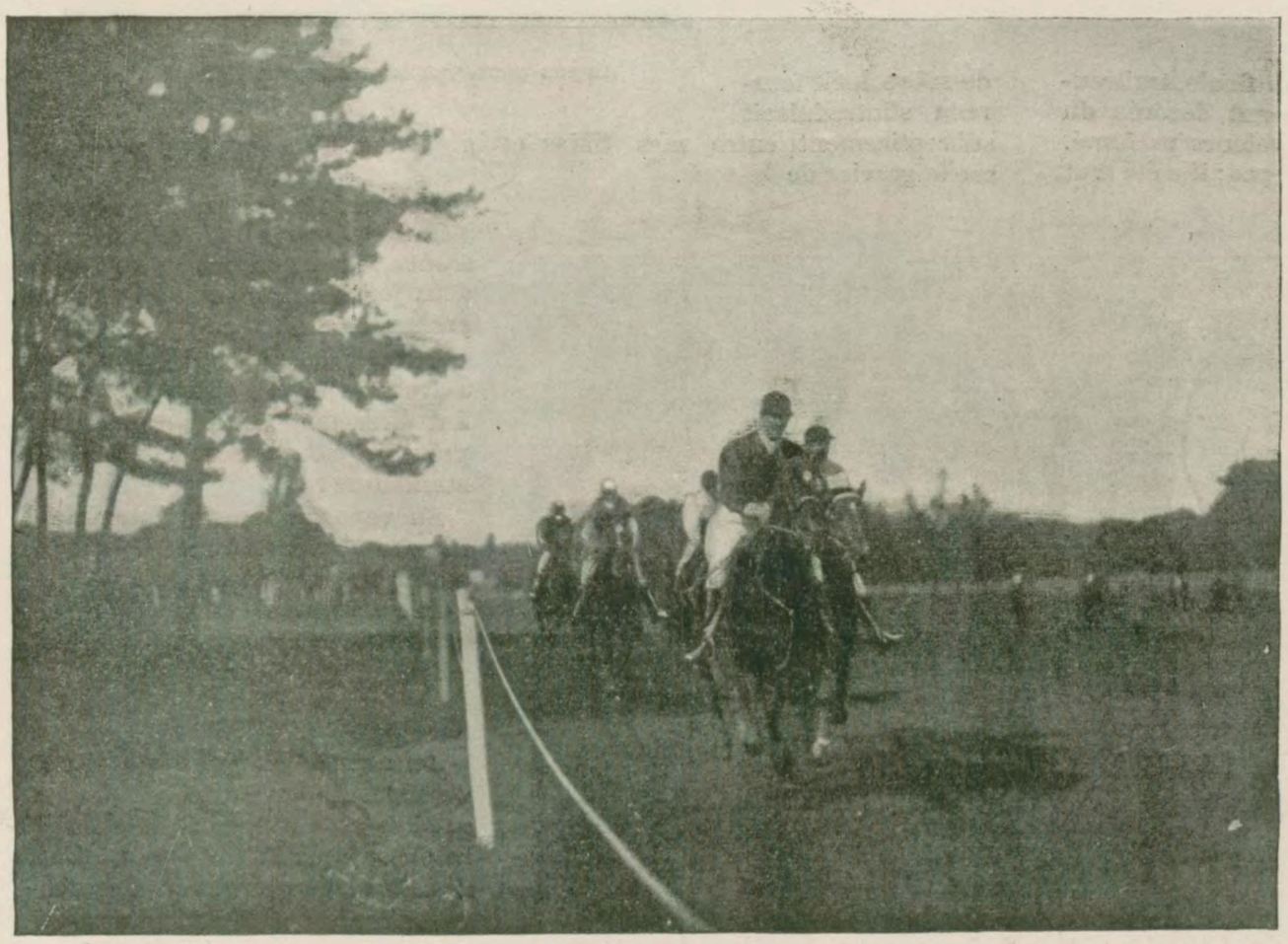


(Cliché A. de S.) **Le Grand Critérium.**

La rentrée des chevaux : Ramadan, poulain bai, par Florestan et Buda-Pesth, à M. J. Gadola, gagnant devant Annecy, deuxième et Clairette, troisième.

Bien plus grand est l'intérêt que suscite l'épreuve du *Prix Royal Oak*, courue sur 3000 mètres, dont l'allocation est de 50000 fr. et qui réunit toujours un lot de chevaux de grande valeur. Perth, le gagnant du prix du Jockey Club, du Grand Prix de Paris, a fait une rentrée triomphale dans le Royal Oak.

Le poulain de M. Maurice Caillaut a battu, avec la même aisance que dans ses



(Cliché A. de S.) **Le Grand Critérium (Longchamp 24 Septembre).**

En pleine course sur la hauteur de Boulogne. Clairette, pouliche baie, par le Sancy et Chopine II, à M. J. Prat, mène le train, suivie de Annecy, à M. de Gheest, puis Auteuil, à M. Aumont, Ramadan, à M. Gadola.

Dodd.

Jockey de Raman gagnant du Critérium. Dodd, au moment où *La Vie au Grand Air* le photographiait, partait pour faire 30 kilomètres à pied, afin de perdre 5livres et de pouvoir monter Ramadan, à 49 kilos.

Carter.
Entraineur de Cocotte (Écurie Delamarre).

victoires précédentes, les adversaires qu'il rencontrait. Il est venu au premier appel de son jockey Tom Lane et a gagné comme il a voulu, battant Gobseck — entre autres — qui vient de gagner le Grand Prix de Bade. Tom Lane possède vraiment un doigté admirable pour diriger les cracks à la victoire.

Le champ du Royal-Oak, étalt composé Perth, Gobseck, Velasquez, Maurice, Chat-Botté, Lorgnon et Pégase; un ot de choix, comme on peut en juger. La course a été menée d'un train régulier; Maurice à M. J. Prat s'est sacrifié pour faire le jeu. Chat-Botté et Lorgnon, compagnons d'écurie et leaders de Perth, ont tenté, à tour de rôle, de forcer le pou- lain de M. Prat dans son action, mais vainement. Chat-Botté, à ce jeu forcé, est même rentré boiteux au pesage; pendant ce temps Perth et Gobseck étaient restés à l'arrière peloton. Au haut de Boulogne, pour effectuer la descente, Gobseck a pris le commandement du peloton, mais aussitôt Perth, en quelques foulées magnifiques, venait se placer aux côtés du gagnant du Grand Prix de Bade. Les deux cracks faisaient leur entrée de front, dans la ligne droite, paraissant galoper aussi puissamment l'un que l'autre. Le jockey de Gobseck observait Tom Lane sur Perth et Tom Lane observait son adversaire; la lutte prenait des proportions émouvantes. Mais du moment que le jockey de Gobseck ne pouvait prendre l'avance malgré ses efforts, il devint évident, qu'à la distance Perth ne ferait qu'une bouchée du fils de Little-Duck. C'est ce qui est arrivé.

A cent mètres du *winning-post*, sur un simple appel de main, Perth a pris une longueur sur son adversaire et, galopant toujours avec la plus parfaite aisance, a conservé cette longueur jusqu'au poteau final.

Le fils de War-Dance et de Primerose-Dame est certainement le meilleur cheval que nous ayons vu depuis Stuart.

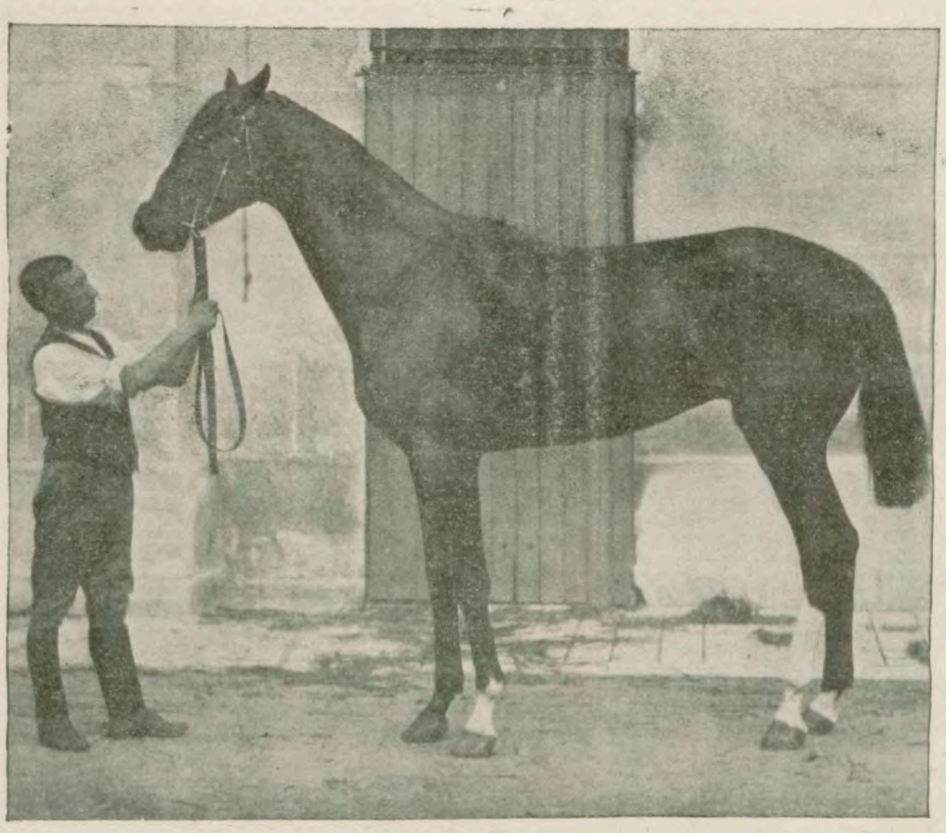
Le mot *critérium*, pour le *vulgum pecus* doit signifier « mesure. » Sur le turf, on donne génériquement ce nom aux courses des poulains et des pouliches de deux ans, vraisemblablement parce qu'étant inconnus avant ces épreuves, on pense y trouver la mesure de leur mérite.

Les courses de deux ans, j'ai déjà eu occasion de le dire aux lecteurs de la *Vie au grand Air*, ayant lieu chaque année à une époque où la rencontre des chevaux de trois à quatre ans ne présente plus qu'un intérêt très languissant, les critériums deviennent les événements saillants de la saison intermédiaire des courses.

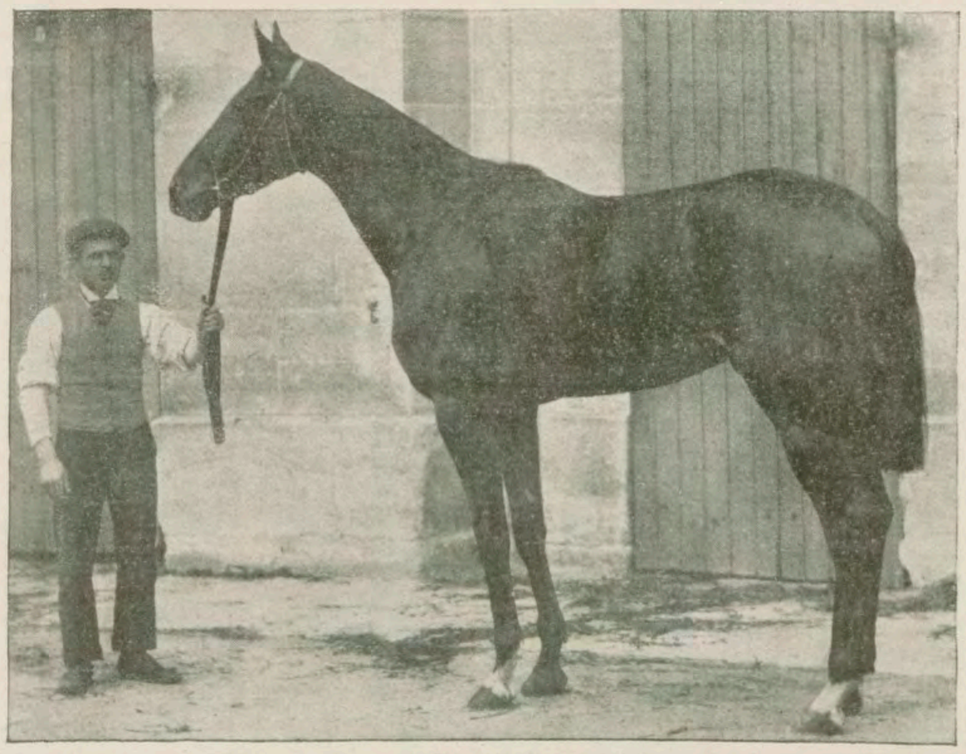
L'apparition des poulains de deux ans, inconnus, précédés de réputations faites dans les centres d'entraînement, réputations dont les sources sont problématiques, est toujours impatiemment attendue.

Autrefois — il y a quelque quinze ans — le premier critérium se courait à Deauville pendant la réunion qui devint depuis, la plus brillante de France. Depuis quelques années le champ de courses de Maisons-Laffitte offre un critérium, sous le nom d'Omnium, le 2 août, au lendemain même des débuts des jeunes chevaux.

Mais c'est à Longchamps que ces critériums ont une signification positive. Ils sont au nombre de trois : Criterium des poulains, puis des pouliches; Grand Critérium; Critérium international, où sont admis, comme son nom l'indique, les produits étrangers.



Ambulant.
Poulain alezan, 3 ans, 46 kilos, par Vigilant et Ambassadrice, gagnant du handicap de la Seine, à Maisons-Laffite (27 septembre), à M. Delamarre, monte de F. Gooch.



Cocotte.
A M. Delamarre, gagnante de l'Omnium (1899), pouliche baie, 3 ans, 42 kil., par Vigilant et Fayorite II, monte de A. Price.

Le Grand Critérium, qui nous occupe en ce moment, eut d'abord une allocation de 10000 francs; il s'est toujours couru sur 1600 mètres. Depuis une dizaine d'années, cette allocation a été successivement augmentée, et, à l'heure actuelle, elle est de 25 000 francs.

Celui qui a été disputé le dimanche 24 septembre, n'a pas réuni un champ très nombreux; cinq chevaux étaient restés inscrits au programme seulement; cinquante-quatre poulains et pouliches, pour lesquels forfait avait été déclaré, complètent un lot de cinquante-neuf produits. Ramadan à M. Gadola n'a pas gagné aussi facilement que ses partisans l'espéraient. Il a été très pressé par son *runner up* Annecy, qui eût emporté la course, 50 mètres plus loin.

Annecy, à MM. de Gheest, est un poulain remarquable; malheureusement tous ses grands engagements ont été faits sous la dénomination de « poulain alezan »; or il est poulain bai. Les engagements faits sous une robe qui n'est pas celle du produit deviennent nuls. On ne saurait trop employer de minutie quand on fait des engagements, même de chevaux de courses.

ALFRED DE SAUVENIÈRE.

Avis aux Amateurs photographes

Nous recevons quotidiennement de nos lecteurs des photographies dont on nous demande la reproduction dans notre revue. Nous remercions bien sincèrement nos amis de cette attention, mais nous leur rappelons que, pour être utilement employées, il faut que ces photographies soient :

1° Parvenues dans nos bureaux avant le *vendredi matin 10 heures* pour paraître dans le numéro du samedi suivant;

2° Tirées le plus clair possible et d'une *netteté absolue;*

3° Accompagnées d'une légende explicative *très détaillée;*

4° D'un format 9×12 *au minimum*.

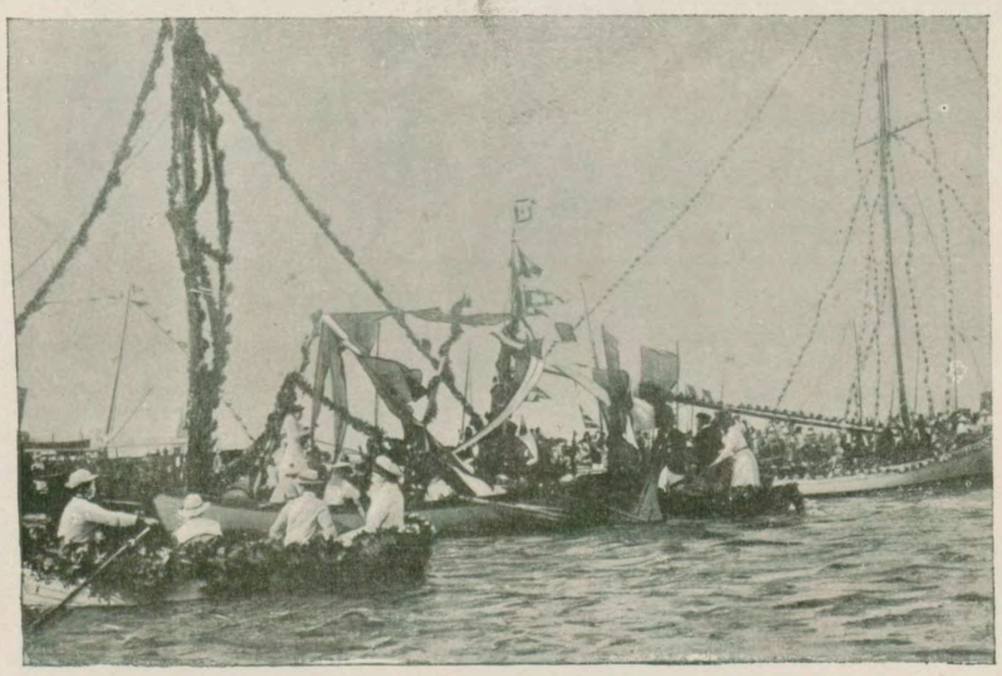
Nous serons toujours très heureux de reproduire dans nos colonnes les épreuves photographiques qui rempliront ces conditions.

Autre recommandation essentielle : prendre les personnages *le plus près possible*.

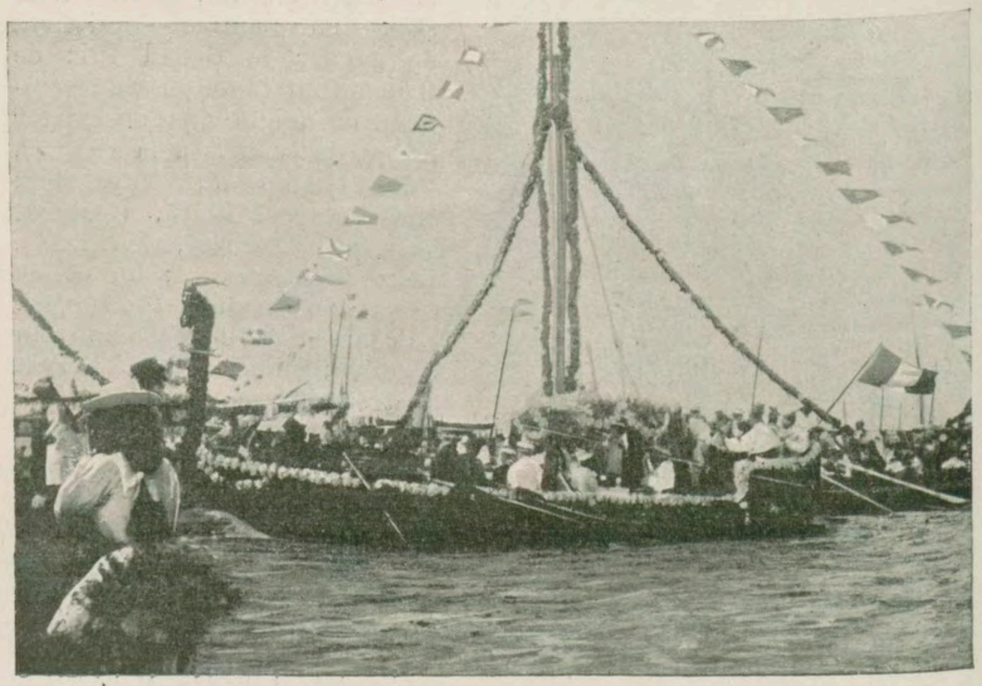
Nous rappelons à nos abonnés qu'ils ont droit dans le courant de leur année d'abonnement à cinq petites annonces dans la Bourse des Sports.

Pour dissiper les malaises occasionnés par la fatigue d'une longue course à bicyclette, il suffit de prendre quelques gouttes d'*Alcool de Menthe de Ricqlès*, sur du sucre ou dans un verre d'eau. Ce cordial stimulant, d'un goût délicieux, est indispensable au cycliste. Refuser les imitations. *Exiger du Ricqlès.*

Une Parade Nautique à Arcachon



Le canot de la *Durandal*.



La pinasse de M. de Goutelle.

Il est, à Paris, deux solennités annuelles qui ont sur le baromètre une influence vraiment diabolique. Telle l'annonce d'une fête au Cercle des Patineurs qui a pour effet de transformer en température quasi-sénégalienne un état climatérique cher aux Esquimaux; telles aussi les affiches de la fête des Fleurs qui sont généralement le signal de l'ouverture des écluses célestes.

Fort heureusement, il n'en est pas de même à Arcachon, ce délicieux bourg situé à quelques kilomètres de Bordeaux où se retrouvent chaque année pendant la saison des bains de mer nombre de familles françaises et étrangères, lorsque la fête des Fleurs nautique est annoncée.

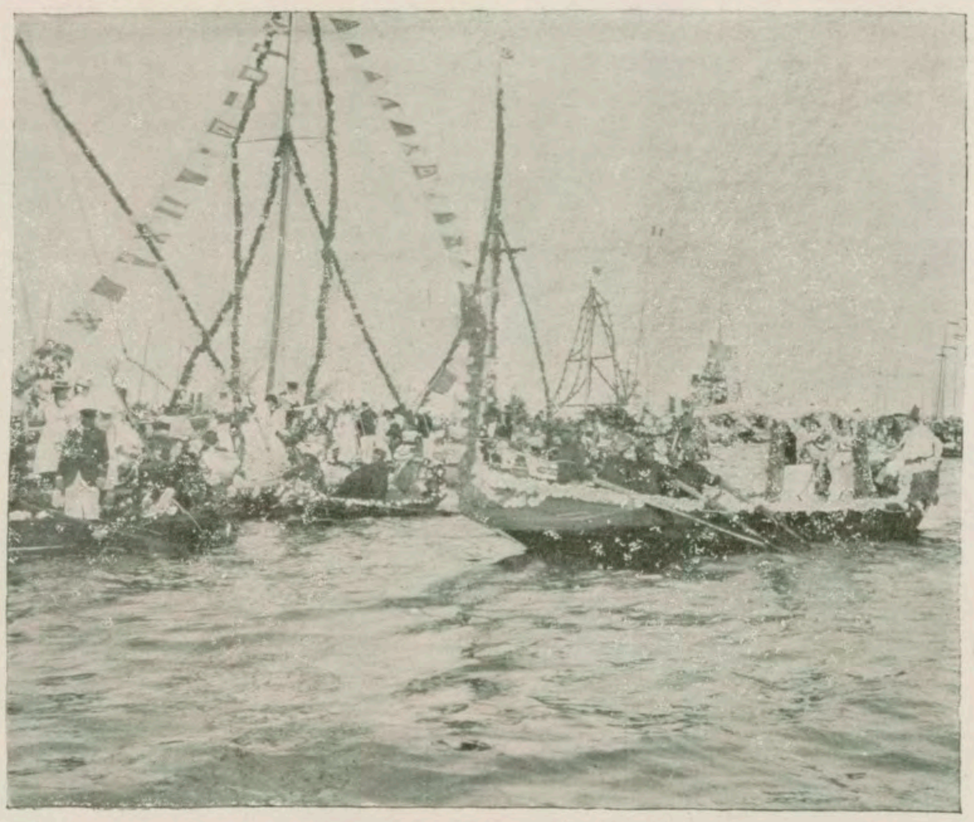
Bien au contraire; le ciel serait-il gros de menaces, craindrait-on de ces pluies diluviennes dans le genre de celles qui s'abattent fréquemment sur les bords de la mer, les traditionnelles affiches apparaissent et aussitôt, comme par enchantement, le ciel s'éclaircit et Phébus réapparaît plus radieux que jamais.

Et personne ne s'en plaint, car la fête des Fleurs nautique à Arcachon est en quelque sorte l'apothéose de la saison estivale.

L'idée d'organiser une bataille de fleurs sur la mer est folle, ou tout au moins très hardie; elle a néanmoins admirablement réussi deux années de suite, et en présence d'un tel succès les organisateurs ont décidé de recom

Vue d'ensemble de la bataille de fleurs donnée sur le bassin d'Arcachon.

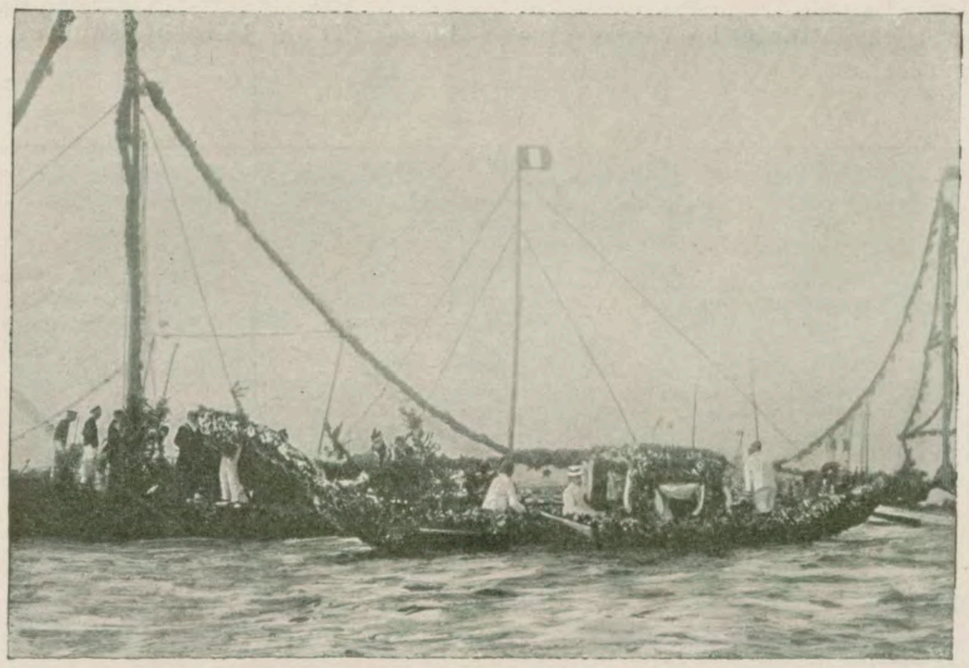
La bataille de fleurs.



Une jolie décoration.

mence, tous les ans. Celle qui a eu lieu dernièrement était donnée en l'honneur des officiers de l'escadre du Nord et comportait environ quarante embarcations délicieusement décorées tenant lieu de voitures ; c'est là que se tenaient les belligérants. Ces embarcations circulaient entre une ligne de bacs longue de six cents mètres reliée à la plage par un pont flottant, cela constituait les places payantes ; le public y avait accès par un pont de bateaux. L'autre ligne, de même longueur, était formée de yachts qu'occupaient leurs propriétaires et leurs amis.

La bataille fut des plus animées ; le combat qui n'a pas duré moins de deux heures a été des plus actifs ; les bouquets volaient non pas de voiture en voiture comme au bois de Boulogne, mais de yacht en yacht : spectacle vraiment charmant dont le succès s'explique.



Une pinasse fleurie.

Les principaux prix ont été décernés aux canots appartenant à M. de Goutelle, aux officiers du « Fleurus » à M. Lataillade, aux officiers de la « Durandal », à M. Veyrier-Montagnères, à MM. Debans, Pernety, etc.

Quelques jours auparavant avait eu lieu une autre grande fête, digne pendant de celle dont nous venons de parler. Sur un théâtre flottant, un spectacle très original avait été organisé : ballets, tableaux vivants, poses plastiques, etc. Les spectateurs avaient pris places dans des centaines de bateaux venus de tous les points de la côte. Cette immense salle d'un nouveau genre était entièrement éclairée à l'acétylène. C'était d'un effet vraiment féerique et il convient de féliciter tout particulièrement M. Exshaw qui avait organisé ce spectacle.

G. Wilmant.

La Chasse au Lapin

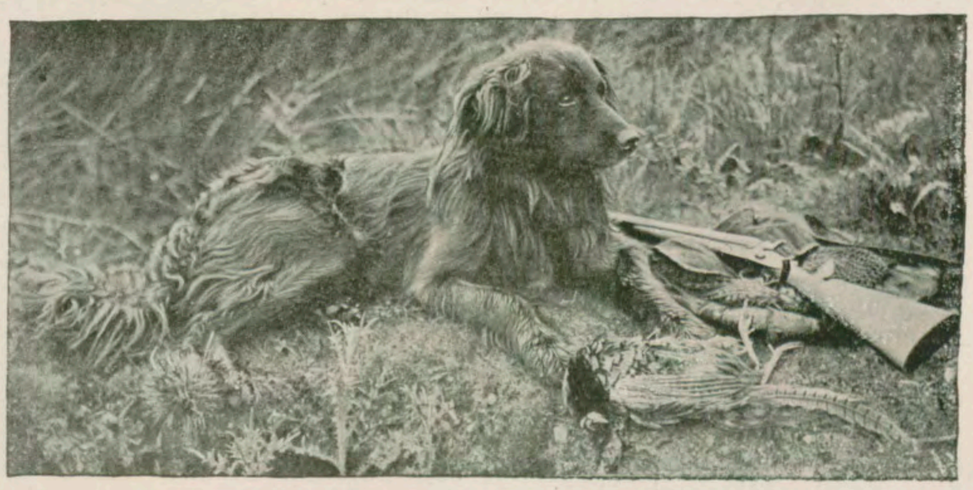
Le gibier d'ouverture, c'est le perdreau et un peu le lièvre ; puis vient le faisan. Du reste, cette année, pour la première fois, dans certains départements, on a fixé une date spéciale pour l'ouverture de la chasse au faisan.

Couple de cockers attendant le moment du départ.

Quant au lapin, on le néglige assez, bien qu'on en fasse des hécatombes Certains chasseurs se refusent même à considérer le lapin comme un vrai gibier. Et pourtant, il n'y a pas de chasse plus amusante, je ne parle pas des battues de lapins ou des tueries à l'affût, mais de la chasse à courre du lapin avec une petite monte ou simplement un couple de bassets ou encore au chien d'arrêt dans les bois et dans les taillis.

Mais chasser dans les fourrés avec un chien d'arrêt habitué à la plaine, gâte parfois un bon chien, c'est pourquoi les amateurs de cette chasse emploient de préférence, pour arrêter le gibier dans le bois, des petits épagneuls, des cockers, qui sont les chiens de bois par excellence.

Le cocker est un épagneul de très petite taille, très bas sur pattes — le basset d'arrêt — mais très solidement reinté ; son intelligence est merveilleuse, son intrépidité incroyable. Chassant tout près de son maître, c'est le hcien idéal pour les ronciers, les grandes herbes, les bois et les taillis



Retriewer. — Le repos après la victoire.

Attendant la sortie du terrier.

touffus ; il quête le nez à terre, et suit admirablement les pistes. Partout il fourre son nez pointu, se déchirant les oreilles à toutes les épines sans jamais se lasser ; il rapporte bien, mais en général, on lui adjoint un retriewer spécialement chargé du service de rapport.

En Angleterre, on emploie beaucoup le cocker et aussi un autre petit épagneul, le clumber dans les chasses en battues pour faire le service de rabatteur ; on n'a pas encore introduit en France ce mode de chasse, mais nul doute qu'il ne tardera pas à s'implanter ; les battues deviendraient ainsi un peu moins « tir aux pigeons » et les cockers *passent* moins de gibier que les rabatteurs les plus intrépides par ce qu'ils ne négligent pas les parties fourrées et que leur nez les conduit sur les pièces qui, après s'être rasées, laissent si souvent passer les traqueurs.

Quand cette excellente petite bête sera un peu plus répandue en France, elle sera bien vite appréciée par les hommes de chasse les plus distingués de notre pays. On l'emploie également avec succès pour la chasse au marais ; mon excellent confrère Bellecroix qui joint à son talent de peintre de chasse, le mérite d'être un des premiers fusils de France, m'a souvent dit grand bien du cocker comme chien de marais, j'avoue ne l'avoir pas encore essayé mais j'ai eu l'occasion de faire récemment une chasse au lapin avec des cockers et des rétriewers, et c'est, certes, une des plus agréables journées cynégétiques que j'aie passées depuis longtemps.

C'est chez un ami, qui prétend avec juste raison que le propriétaire d'une chasse doit toujours avoir un bois garni de lapins ; si la journée est mauvaise, si lièvres et perdreaux n'ont pas jugé convenable de se laisser aborder, on sait que les lapins sont là et que l'on est certain de ne jamais rentrer bredouille.

Le lapin est plus rusé que le lièvre ; s'il se laisse facilement arrêter par le chien, et qu'il tienne bien l'arrêt, il est difficile à tirer, ne suivant pas la ligne droite ; il fait de nombreux crochets, passe par les endroits fournis et est souvent perdu de vue avant qu'on ait le temps de lâcher la détente. Il faut de la part du chasseur de la promptitude et du coup d'œil, et de la part du chien, un excellent nez et une grande intrépidité ; aussi les cockers sont-ils les vrais chiens à lapins.

Chaque fois qu'il le peut, le lapin rentre à son terrier ; ni le bruit, ni les chiens ne le feront sortir ; c'est pourquoi dans toute chasse au lapin il est nécessaire d'emporter quelques furets ; cela double d'abord l'agrément de la chasse.

Un lapin est-il terré ? vite reconnaissez la quantité de bouches du terrier, fermez-en quelques-unes, éloignez votre chien, lâchez le furet et attendez en silence.

Vous entendez bientôt un bruit souterrain, c'est un long roulement produit par les lapins fuyant dans leurs cachettes. Soyez tout yeux, tout oreilles. En voilà un qui sort avec précaution, il vient voir ce qui se passe au dehors. Attendez et ne le tirez que quand il aura pris sa course à vingt pas du trou. Tout au sortir de son terrier, ce serait un assassinat peut-être double, car le furet peut se trouver juste derrière le lapin, et vous aurez plus de chance de l'étendre raide le tirant d'un peu plus loin.

Tant que le furet reste dans le terrier, ne bougez pas de place et chargez vite votre arme, car d'autres lapins sortiront ; et le lapin a moins peur des coups de fusil que d'un furet, devant lequel il fuit toujours, car il sait que, s'il résiste, c'est la mort pour lui. Ce n'est que lorsque le furet sort que vous enverrez le retriewer qui vous rapportera tout le gibier tué.

Avec les cockers la chasse change un peu, tout en étant aussi amusante et plus intéressante.

Comme je l'ai dit, le cocker chasse tout à fait sous le fusil ; son nez parfait ne le trompe pas, le lapin a beau être blotti dans un épais fourré, il est vite découvert et arrêté. Avancez doucement laissant à deux ou trois pas derrière vous votre retriewer. Le lapin fait un bond formidable. C'est à ce moment qu'il faut lui envoyer son coup de fusil presque au *juger*. Si la bête est tuée du coup, le retriewer sur un signe le rapporte ; si elle n'est que blessée, là où le cocker, qui rapporte également, ne pourrait rien, le retriewer la retrouve et vous la rapporte.

Nous approchons : le lièvre est là.

Certes, cette chasse soit au fusil, soit avec deux espèces de chien est plus fatigante que la battue, on tue moins aussi, mais la chasse n'est-elle que le plaisir de l'assassinat ?

Si l'on emploie le retriewer concurremment avec le cocker, ce n'est pas que ce dernier ne soit pas de bon rapport ; mais il se peut que dans une simple chasse au lapin, le cocker arrête un grand lièvre, ou un faisan, et le retriewer est plus à même de rapporter que son camarade qui abimerait le gibier étant forcé de le traîner par terre, vu sa petite taille. Au point de vue culinaire le lapin n'est pas un gibier délicat ; mais bien apprêté, on peut le rendre digne des gosiers les plus distingués. Il y a lapin et lapin, comme il y a fagot et fagot, et ceux élevés dans les terrains arides et montagneux où croissent les herbes aromatiques, sont incomparablement les meilleurs.

Paul Mégnin.

Fusillé au déboulé.

LA COUPE DE L' "AMERICA" (1)

(Suite et fin)

Le 6 décembre 1884, M. Charles Minton, secrétaire du New-York-Yacht-Club, recevait de M. Beawor Webb, le célèbre architecte naval anglais, deux lettres ayant pour objet de lui annoncer deux défis pour la Coupe de l'*America* : l'un au nom de sir Richard Sutton, membre du Royal-Squadron, avec mention du cutter *Genesta*; l'autre émanant du lieutenant Henn, de la marine royale et membre de plusieurs Yacht-Clubs royaux, avec indication du cutter *Galatea*.

Le 26 février 1885, le double défi était officiellement confirmé, et le 4 mars suivant il était soumis à l'assemblée générale du N.-Y.-Y.-C., qui, après avoir entendu M. Schuyler, décidait de ne pas appliquer la cause précitée.

C'est que l'on sentait bien, de l'autre côté de l'Atlantique, que les Anglais allaient venir parfaitement « outillés » et il s'agissait de se tenir prêts à les recevoir. Tout le monde se mit à l'œuvre. Architectes navals, constructeurs, amateurs, chacun dressa son plan, donna son idée; des yachts furent commandés aux meilleurs chantiers par MM. Gordon Bennett et Douglas, commodore et vice-commodore du N.-Y.-Y.-C., et par M. Forbes, de l'Eastern-Y.-C. de Boston; ce fut une fièvre générale — c'est le mot — car on cite un honorable yachtsman qui en perdit la raison!

Cependant le jour de la course approchait. La *Genesta* était arrivée à New-York le 16 juillet, ayant mis 22 jours pour traverser l'Océan avec sa seule voilure, suivant les conditions imposées, et le champion anglais faisait l'admiration de tous les connaisseurs. Les 20, 21 et 24 août, le sloop *Priscilla*, construit pour MM. Gordon Bennett et Douglas, se mesurait avec le sloop *Puritan*, à M. Forbes, dans des courses d'essai dont ce dernier sortait vainqueur.

Désigné pour défendre la coupe, le *Puritan*, après trois épreuves annulées, battait *Genesta* dans deux nouvelles rencontres, les 14 et 16 septembre, et la Coupe de l'*America* restait encore la propriété des Yankees.

Après la défaite de *Genesta*, le rôle de *Galatea* — qui venait de faire une assez triste saison de courses en Angleterre — était assez difficile. Pourtant le lieutenant Henn tint bon et, après avoir fait enlever et couler à nouveau la quille en plomb de son yacht, il mit à la voile et traversa l'Atlantique. Les Américains l'attendaient de pied ferme. Ils lui opposèrent un nouveau sloop que venait de faire construire le général Paine, *May-Flower*, qui, ayant battu le *Puritan* en courses d'essai, avait été choisi comme champion.

Ce fut le 7 septembre 1886 que *May-Flower* se mesura pour la première fois avec *Galatea*, qui fut battue de 12 m. 3 s. sur un parcours de 38 milles; une seconde épreuve, courue le 9, fut annulée, et le 11 *May-Flower* triomphait définitivement en battant le yacht anglais de 29 m. 8 s. sur un parcours de 40 milles.

Malgré ce nouvel échec, les Anglais ne se découragèrent pas. Ce serait, d'ailleurs, singulièrement méconnaître nos voisins d'outre-Manche que de les supposer capables de rester sur une défaite, dont le résultat semblait devoir démontrer la supériorité du sloop américain sur le cutter anglais. L'amour-propre national était en jeu — c'est tout dire et dix jours après la victoire de *May-Flower*, le secrétaire du New-York-Y.-C. recevait la dépêche suivante :

Le *Columbia*, au New-York Y.-C. le champion américain dans le match contre le *Shamrock*.

Glasgow, 21 septembre 1886.

« De la part de M. J. Bell, membre du Royal-Clyde-Yacht-Club, il est porté officiellement défi pour la Coupe de l'America. La course devra avoir lieu en septembre prochain.

« William York, Esq.
« Secrétaire du R.-C.-Y.-C. »

Ce télégramme fut suivi d'une lettre de M. J. Bell, mais comme le nouveau compétiteur ne se tenait pas dans les termes rigoureux de l'acte de donation dressé par M. Schuyler, il y eut de longs pourparlers qui se prolongèrent jusqu'au 4 avril 1887. A cette date, M. York reçut la réponse officielle du New-York-Y.-C. : le défi était relevé, sous condition que la course se ferait en trois épreuves comme celles avec *Genesta* et *Galatea* et que la date en serait fixée après l'arrivée du champion anglais aux États-Unis. M. Schuyler, désigné par M. J. Bell, était accepté comme juge-arbitre.

Cependant, M. J. Bell n'avait pas attendu cette réponse pour se préparer à la lutte. Sur les plans de M. Watson, on construisait mystérieusement, dans les chantiers Handerson, à Partick, un yacht en acier dont les formes, les dimensions et les moindres détails de construction étaient tenus tellement secrets que les Américains, inquiets, se mirent à l'œuvre de leur côté pour produire un bateau capable de se mesurer avec la « merveille d'acier » de Watson — ainsi que l'on désignait le futur champion écossais, auquel son propriétaire avait donné le nom de *Thistle* (Chardon). Tant qu'il fut sur chantier on n'en put rien voir, et le jour où il fut lancé, le *Thistle* était si adroitement habillé et masqué, que les reporters américains qui avaient traversé l'Océan dans l'espoir de surprendre quelque chose, ce jour-là, en furent pour leurs frais de déplacement.

Ce fut seulement le jour où, conformément aux conditions du match, M. J. Bell en fit la déclaration, que l'on connut les dimensions, le tonnage et le gréement de ce « bateau-mystère », et l'on sut alors que le *Thistle* était un cutter de 253 tx 95, en acier Siemens-Martin, d'une élégance parfaite, d'une solidité à toute épreuve et qu'il était construit sur des données tout à fait nouvelles.

Mais il allait trouver à qui parler. M. Burgess l'architecte de *May-Flower*, avait produit, lui aussi, un yacht merveilleux : c'était un sloop de 209 tx 09, portant le nom de *Volunteer* et appartenant au général Paine.

Les deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre; on sentait, en les voyant, que des deux côtés on avait tout mis en œuvre pour donner à la lutte un caractère décisif, et chacun attendait le jour de la course avec une anxiété que rien ne saurait dépeindre. Jamais, depuis qu'est engagé le conflit international pour la possession de la fameuse Coupe, on n'avait vu semblable préoccupation, absorbant tout à ce point que le jour de la course (27 septembre 1887) les affaires furent interrompues! Dès le matin, la foule se massait, compacte, sur tous les points culminants de la côte, le long des Narrows, tant du côté de States-Island que de Long-Island; on assiégeait littéralement les steamers d'excursion, qui partaient bondés, chargés à couler bas, et l'on évalue à plus de 60,000 le nombre des passagers qui s'entassèrent sur une cinquantaine de ces grands ferry-boats, dont quelques-uns ont trois ponts. Ajoutez à ces steamers une soixantaine de grands yachts à vapeur, une véritable flotte de yachts à voile, enfin tout ce que le port de New-York comptait d'embarcations pouvant porter du monde, et vous aurez une idée du spectacle vraiment grandiose que présentait la rade ce jour-là. A terre, le nombre des spectateurs était incalculable.

Nous voudrions pouvoir rendre compte de cette course mémorable, mais cela nous entraînerait trop loin. Bornons-nous donc à dire que, bien que parti favori, le *Thistle* fut battu de huit minutes par le *Volunteer* et que la défaite du yacht écossais fut,

(1) Voir le numéro 55.

en partie, attribuée à ce fait que le sailing-master qui le commandait n'avait pas voulu prendre un pilote américain et n'avait pas su habilement chercher la brise, comme le fit le sailing-master du *Volunteer*.

La seconde épreuve, qui avait été fixée au 29, ne put avoir lieu à cause du brouillard qui régnait ce jour-là et fut remise au lendemain. Elle devait être décisive. Cette fois encore, en effet, la course se termina par une nouvelle et brillante victoire du *Volunteer*, qui arriva au but avec une avance de 11m 49s.

Immédiatement après cette rencontre, on vit se renouveler le fait qui s'était produit en 1882 : la Coupe de l'*America* fut rendue à M. Schuyler, seul survivant des donateurs, qui la confia de nouveau au New-York-Yacht-Club, après avoir une fois encore modifié les conditions du match, rendues, on le devine, plus sévères que jamais. Notons, toutefois, que l'acte de donation est rédigé dans des termes assez élastiques permettant de déroger d'un commun accord entre les parties, à certaines clauses d'exécution — et c'est fort heureux, car M. Schuyler étant mort en 1890, il n'est plus désormais permis de rien changer aux conditions arrêtées par lui.

Néanmoins, six années devaient s'écouler avant la reprise du grand match international.

Mais, si les Anglais ne retournèrent pas plus tôt en Amérique, c'est tout simplement parce qu'ils ne parvinrent pas à s'entendre avec leurs adversaires, — car Jonathan n'est pas moins têtu que John Bull. Un mois à peine après la défaite de *Thistle*, le Royal-Clyde-Yacht-Club avait, en effet, adressé au nom de M. Sweet un défi qui fut rejeté comme irrégulier dans la forme; plusieurs autres yachtsmen anglais manifestèrent aussi l'intention de revendiquer la Coupe, sans qu'il fut donné suite à ces projets ; bref, c'est seulement en 1889 que se renouèrent des relations que l'on avait bien cru, pendant un moment, à tout jamais rompues.

Le 21 mars 1889, le New-York-Y.-C. reçut un défi envoyé par le Royal-Squadron au nom de lord Dunraven et désignant le yacht *Valkyrie*; malheureusement on ne s'entendit pas encore cette fois et l'affaire ne put s'arranger qu'après de longs pourparlers qui ne durèrent pas moins de trois ans. On finit pourtant par s'entendre, et le 25 novembre 1892, lord Dunraven portait un nouveau défi au N.-Y.-Y.-C., qui le relevait officiellement dans une assemblée générale extraordinaire, tenue le 13 décembre.

En prévision d'une attaque qu'ils supposaient être plus sérieuse encore que les précédentes, les Américains firent construire quatre yachts qui se mesurèrent entre eux dans des courses d'essai dont le vainqueur fut le *Vigilant*, appartenant à un syndicat présidé par M. Ed. Morgan, commodore du N.-Y.-Y.-C.

La course devait se faire en cinq épreuves. La première, fixée au 5 octobre 1893, fut annulée faute de vent, remise au surlendemain et gagnée de 5 m. 48 s. par *Vigilant* ; dans la seconde, courue le 9, *Valkyrie* fut encore battue par le champion américain, qui se montra vraiment supérieur sous toutes les allures et finit avec une avance de 10 m. 35 s. ; la troisième épreuve était impatiemment attendue, car si *Vigilant* en sortait vainqueur, les deux autres devenaient inutiles et la Coupe restait en Amérique. C'est ce qui arriva : le 13 octobre, après une course très dure, effectuée par gros temps, et pendant laquelle *Valkyrie* eut son spinnaker déchiré, le *Vigilant* triomphait définitivement, mais de 40 secondes seulement.

Nous ne chercherons pas à dépeindre l'enthousiasme des Yankees, cela nous serait impossible; quant à lord Dunraven, il accepta sa défaite en vrai gentleman, sans récrimination, mais en se promettant bien de revenir — ce qu'il fit, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

Le *Shamrock*, à sir Thomas Lipton, champion anglais dans le match contre le *Columbia*.

Dès le 25 octobre de cette même année 1893, lord Dunraven écrivit au N.-Y.-Y.-C., pour lui faire de nouvelles propositions et le 2 décembre, M. R. Grant, secrétaire du Royal-Squadron, envoya, au nom du noble lord, le défi d'usage à son collègue du New-York-Y.-C. Une longue discussion s'engagea entre les deux clubs sur la condition relative à la garde de la Coupe et les négociations furent dirigées au Royal-Squadron par le prince de Galles en personne. Au mois de janvier 1895, les parties étaient tombées d'accord, et, de part et d'autre, on se prépara à la lutte.

C'est avec un nouveau yacht, portant le nom de *Valkyrie III*, que lord Dunraven se présenta, le 7 septembre 1895, pour essayer de reconquérir la Coupe. Les Américains lui opposèrent le *Defender*, un bateau neuf aussi, construit pour MM. Vanderbilt, Iselin et Morgan, dans les chantiers Herreshoff, à Bristol. Cette première épreuve fut gagnée par le champion américain avec une avance de 8 m 49 s. Dans la deuxième, courue le 10 septembre, *Valkyrie III* battit son adversaire de 47 secondes ; mais ce résultat ne fut pas acquis à lord Dunraven, dont le yacht fut mis hors de course pour avoir, avec l'extrémité de sa bôme, accroché le galhauban de tribord du *Defender*, ce qui l'avait fait décapeler et avait amené une grande inclinaison de son mât de flèche, à moitié craqué par le choc, — ainsi que le montre notre gravure de première page.

Par suite, le *Defender* fut déclaré gagnant de la deuxième manche. Lord Dunraven ne fit aucune objection, mais il protesta contre l'encombrement du champ de course par les nombreux steamers qui avaient constamment gêné sa marche, et rendaient, selon lui, toute course impossible. Cette réclamation étant restée sans réponse, *Valkyrie*, ne courut pas la troisième épreuve, qui eut lieu le 12; après avoir effectué le départ, le yacht anglais vira de bord, laissant son concurrent accomplir seul le parcours. Le *Defender* n'en fut pas moins proclamé vainqueur, mais dans ces conditions, sa victoire perdait beaucoup de sa valeur et de son éclat.

Par suite de ce regrettable incident, le match international subit un nouvel arrêt, car c'est uniquement pour mémoire que nous citerons le défi porté en octobre de la même année par le Royal-Victoria-Yacht-Club, au nom de M. Charles Roses, pour le yacht *Distant-Shore*, et auquel il ne fut pas donné suite.

Mais le dernier mot n'est pas dit, et la lutte engagée entre les Anglais et les Américains depuis 47 ans, recommence de plus belle cette année avec le *Columbia* et le *Shamrock*.

H. Philippe.

Le rêve d'un cycliste.

Bien facile à réaliser, c'est d'avoir, pour presque rien, sa maison à soi, bien indépendante dans ce magnifique parc de la Faisanderie à Ablon, qui va se trouver grâce à la nouvelle gare d'Orléans à 15 minutes du cœur de Paris. Les terrains s'y vendent à des prix fabuleux de bon marché et l'on pourra facilement en achetant un ou plusieurs lots doubler en peu de jours son capital, s'adresser sur place à Ablon ou 61 rue des Petits-Champs, à Paris.

Le Gérant : Victor Voinot.

6441 Corbeil. — Imprimerie Ed. Crété.